

Le Hurrah d'Athies - Le contexte

Nous sommes en 1814, l'Empereur Napoléon fait face à la sixième coalition. La retraite de Russie a laissé une armée amputée de ses meilleurs soldats. C'est donc avec beaucoup de nouvelles recrues, qu'il s'oppose à l'attaque des alliés. A la veille du hurrah d'Athies, le 7 mars, Napoléon avait battu à Craonne avec ses 22 000 soldats les 22 500 hommes du feld-maréchal Blücher, l'ennemi de toujours, commandant en chef des armées prussiennes et russes. Blücher, dans sa retraite, choisit avec évidence le plateau de Laon comme position défensive. En effet, il domine de ses 25 mètres toute la plaine. Blücher pouvait depuis les terrasses de la cathédrale observer les mouvements des troupes. Napoléon, désirant prendre au piège Blücher, décida d'un mouvement de tenaille autour de Laon. La branche droite de cette tenaille était confiée à Marmont. Le 9 au soir, ce dernier avait réussi une belle percée puisqu'il s'était avancé jusqu'à Athies aux portes de la route de Marle, voie stratégique vers la Belgique. L'Empereur, pensait refermer sa tenaille le 10 au matin. C'était sans compter, sur le glorieux fait d'armes du Hurrah d'Athies qui restera dans l'histoire comme la défaite de l'Empereur à Laon. Paris sera pris avec la trahison de Marmont le 30 mars ce qui conduit à l'abdication de Napoléon le 6 avril 1814.



C'est le 6 avril 1814 que Napoléon abdique sans condition. Ce tableau montre que ce sont ses propres maréchaux dont Marmont qui lui présentent l'acte d'abdication.

Le 11 avril, le traité de Fontainebleau fixe les frontières à celles de 1792.

Cet épisode de la campagne de France, fût longtemps enseigné dans les écoles militaires, en effet la cavalerie n'était jamais utilisée pour les attaques de nuit. Il faut s'imaginer ce que pouvait être la confusion d'une attaque de nuit, les soldats avaient la plus grande difficulté à identifier l'ennemi du compagnon d'arme, on cherchait à tromper en utilisant les cris de ralliement de l'adversaire. Les flashes produits par les tirs des armes fournissaient la lumière pour éclairer le champ de bataille, mais elle était aussi source d'éblouissement. Pour le cavalier,

la nuit représentait un danger supplémentaire pour sa monture ; un trou, une grosse pierre, un muret, ... étaient autant de pièges.

Le hurrah était un terme militaire allemand qui signifiait combat au corps à corps, désordre, ... Son but est de surprendre, submerger et anéantir l'adversaire, peu importe la manière à pied à cheval. Il s'oppose à la bataille rangée.

Le hurrah d'Athies - Les deux adversaires.



Auguste, Frédéric, Louis Viesse de Marmont.
Né en 1774 à Châtillon-sur-Seine, Mort en 1852 à Venise,
Duc de Raguse(1808)
Maréchal de France(1809)

Il est né dans une famille aisée mais de petite Noblesse, bourgeoisie anoblie au 17^e siècle par la Croix de Saint-Louis. Il entre à l'école d'artillerie de Châlons-sur-Marne en 1790 et c'est avec le grade de lieutenant-colonel qu'il en sort en 1792. Il se lie d'amitié avec Bonaparte au cours du siège de Toulon et devient son aide camp en 1794. Il suivra Bonaparte en Italie et lui restera fidèle lorsque Bonaparte sera jeté en prison. En devenant commandant de l'armée de l'Intérieure, Bonaparte le rappelle près de lui. Il est nommé chef de bataillon en Italie. Avant son départ pour l'Egypte en 1798, il épouse la fille d'un banquier suisse. A Malte, il s'empare du drapeau des chevaliers de Saint-Jean d'Acre et est fait général de brigade. En Egypte, il est victorieux face aux Anglais. Le 18 Brumaire, il est aux cotés de Bonaparte. C'est en Italie où il se distingue à Marengo, en 1800, qu'il est fait général de division. Il fût très déçu de ne pas être de la première promotion des maréchaux en 1805. A la tête du 2^e corps de la Grande Armée, il participe à la victoire de Ulm en 1805. S'il n'est pas engagé à Austerlitz, il se distingue à Weyer. En 1806, il devient général en chef et gouverneur de la Dalmatie. Il réussit à lever le siège de Raguse par la flotte russe en 1808. C'est en juillet 1809 qu'il gagne son bâton de maréchal après les victoires de Wagram et Znaïm et obtient le titre de Duc de Raguse. Il remplace Masséna en 1811 à la tête de l'armée de Portugal. Il est sévèrement battu par Wellington aux Arapiles, en 1812, où il est blessé. Début 1813, il reprend le commandement du 6^e corps de la Grande Armée et prend part à la campagne d'Allemagne, Lützen, Bautzen, Dresde et Leipzig. En 1814, pendant la campagne de France, Napoléon lui reproche sa défaite de Laon. A Paris, après s'être replié avec ses divisions, il prend part à sa défense de la ville, mais il décide de capituler le 30 mars alors qu'elle était loin d'être prise. Et le 5 avril, il trahit l'Empereur en ouvrant la route de Fontainebleau aux alliés ce qui conduira l'Empereur à abdiquer. Louis XVIII le nomme pair de France et il le suivra à Gand (Belgique) pendant les cent-jours. Marmont vote la mort de son frère d'arme au cours du procès du maréchal Ney. Après son échec de la répression de la révolution de 1830, il quitte la France et erre en Europe. A Vienne, il devint proche de l'Aiglon (duc de Reichstadt, fils de Napoléon) et lui conte les épopées de son père. Il passa la fin de sa vie à se justifier en écrivant ses mémoires. Honni des bonapartistes, il mourut le 22 juillet 1852 seul et oublié de tous. Dans le Mémorial, Napoléon dira de lui *«Il était le plus médiocre des généraux ; je l'ai soutenu, défendu contre tous parce que je lui croyais de l'honneur. Elevé dans mon camp, nourri dans ma maison, marié par moi, comblé de faveurs, de richesses, devenu un des hommes les plus marquants de la France, au moins un des plus élevés en dignité, son ambition lui a fait rêver qu'il pouvait s'élever encore ; il a oublié sous quel drapeau il a obtenu tous ses grades, sous quel toit il a passé sa jeunesse ; il a oublié qu'il doit tous ses honneurs au prestige de cette cocarde nationale qu'il foule aux pieds pour se parer du signe des traites qu'il a combattus pendant vingt-cinq ans ! ... »*. Les verbes « marmonter » mais surtout « raguser » seront utilisés pour exprimer la trahison.



Gebhart-Leberecht Blücher

Né en 1742 à Rostock, Mort en 1819 à Krioblowitz

Prince von Wahlsatt,

Feld-maréchal.

D'une famille de grands propriétaires, Blücher s'engage dans l'armée suédoise pour la guerre des sept ans. Les prussiens, après l'avoir fait prisonnier en 1760, l'incorpore. En récompense de sa combativité, il est nommé lieutenant en 1762, mais ses écarts de conduite lui vaudront d'être limogé en 1763. C'est en 1787 qu'il réintègre l'armée. Il a 52 ans lorsqu'il affronte les armées révolutionnaires françaises. Il est battu par Davout à

Auerstadt en 1804. En 1806, Bernadotte obtient sa capitulation à Ratkau. Fait prisonnier à Hambourg, il est échangé contre le général Victor. En 1813, il commande l'armée de Silésie. Ses premières défaites de Grossgöhrten et de Bautzen, ne le découragent pas de marcher sur Paris. En Août 1813, il est vainqueur à Leipzig et il est obtient le grade de maréchal. En janvier 1814, il entre en France, toutefois malade et déprimé, il donne sa démission le 2 avril deux jours avant l'abdication de son ennemi de toujours. Nommé prince, il reprend du service pendant les cent-jours. Une première fois battu à Ligny le 16, il obtient sa revanche aux coté de Wellington à Waterloo, le 18 juin 1815. Il devient gouverneur militaire de Paris, mais il désapprouva le second traité de Paris qu'il trouvait trop favorable aux Français.

Le hurrah d'Athies - Le récit par l'académicien Henry Houssaye.

Voici comment l'académicien Henri Houssaye, raconte le Hurrah d'Athies dans son ouvrage « 1814 ». Extrait,

[...]

Blücher était resté tout le jour sur la défensive dans la crainte de voir surgir vers Bruyères un centre à l'armée française. Quand au milieu de l'après-midi les troupes de Marmont s'étaient avancées en canonnant contre les positions prussiennes, le feld-marechal, afin d'être complètement renseigné sur la force et les mouvements de ce corps d'armée, avait envoyé Müffling dans la plaine. Arrivé près de la butte du Chauffour au moment de l'incendie d'Athies, Müffling vit tout de suite le petit nombre des assaillants et il jugea, d'après l'heure avancée, que la venue d'une troisième colonne française n'était plus à redouter. Il retourna à Laon pour rapporter au feld-marechal qu'on pouvait sans risque s'engager à fond contre le corps de Marmont « et le prendre au filet ».

Le quartier-maître général de l'armée de Silésie n'était pas seul à penser ainsi. Comme il quittait le champs de bataille, le général York envoyait demander à Ziéthen, commandant la cavalerie, s'il croyait pouvoir mener à bien une attaque sur la droite des Français. « J'y tâcherai », répondit Ziéthen. Kleist consulté à son tour se montra également disposé à prendre l'offensive. Un des aides de camp d'York, le comte de Brandebourg, fut aussitôt envoyé à Blücher afin d'obtenir l'autorisation de marcher en avant. York ni Müffling ne devaient avoir l'honneur de cette idée. Du sommet de la montagne, Blücher avait jugé la situation aussi bien que l'avaient fait son lieutenant et son sous-chef d'état-major. En même temps qu'il expédiait l'ordre à Sacken et à Langeron de se porter en soutien d'York et de Kleist, il dépêchait un aide de camp, le comte de Goltz, au général York, lui enjoignant d'attaquer dans l'instant. Goltz croisa sur la route Müffling, puis Brandebourg.

A la réception de l'ordre, York réunit ses généraux et leur donna ses instructions. Il fallut quelque temps pour former les colonnes d'attaque. Au reste on ne se pressa pas. Il était préférable d'attendre la nuit. Grâce à l'obscurité le combat deviendrait hurrah.

Les meilleurs soldats de Marmont, ceux qui n'avaient pas abattus huit heures de marche et quatre heures de bataille, étaient dispersés, cherchant des vivres dans les fermes environnantes. Les autres, et c'était le plus grand nombre, vaincus par la fatigue, engourdis par le froid, affaiblis par la faim, dormaient, serrés comme des moutons au parc, autour des feux de bivouac. A sept heures, les Prussiens formés en quatre colonnes se glissent lentement dans la plaine, gardant le plus grand ordre et observant le plus profond silence. La division du prince Guillaume pénètre dans Athies baïonnettes croisées, sans tirer un coup de fusil. Surpris dans leur premier sommeil,

incapables de se rallier rapidement, les jeunes soldats du duc de Padoue font à peine résistance. Les uns sont tués ou faits prisonniers, les autres, suivis de près par les Prussiens, s'enfuient dans la direction de la butte des Vignes qu'occupe le gros des troupes. Mais avant qu'ils aient eu le temps de donner l'alarme à leurs camarades de la réserve de Paris et aux vétérans du 6e corps, la colonne de Kleist, qui a marché et marché très vite à travers champs, entre Athies et la route de Reims, assaille la butte des Vignes, criant : « Hurrah ! hurrah ! » et la colonne de Horn, qui a suivi la grand-route, arrive devant le parc d'artillerie établi en face du Chauffour.

« Ordonnez-vous de prendre les canons ? » demande Horn. « Avec l'aide de Dieu », répond York. Les Prussiens se jettent en masse sur les batteries. Les canonniers se défendent comme ils peuvent, frappant de la crosse et du sabre, lâchant à bout portant leurs coups de carabine ; d'autres tentent de mettre quelques canons en batterie mais de si près et dans l'obscurité le tir reste presque sans résultat. Les artilleurs sont tués sur leurs pièces, les Prussiens s'emparent de canons encore chargés. Des conducteurs, n'ayant point le temps de ramener les pièces sur les avant-trains, les traînent à la prolonge ; dès les premiers pas, les canons culbutent dans les terres et versent dans les fossés.

Tandis que les Français sont si vigoureusement attaqués de front et sur la gauche, à la droite la cavalerie entière d'York et de Kleist, plus de sept mille chevaux : cuirassiers de Brandebourg et de Silésie, hussards de Poméranie, uhlands de Posen et de la Prusse-Orientale, dragons de Hohenzollern, de Lituanie, de la Nouvelle-Marche, landers de Berg, de la Marche-Electorale, de Mecklembourg-Strelitz - toutes les provinces de la Prusse se ruant à la curée - franchit le ruisseau de Chambry et aborde le bivouac des deux mille cavaliers de Bordessoulle. Ceux-ci, chargés au moment où ils sautent en selle, sont rompus avant d'être formés. Ils s'enfuient au grand galop, mêlés aux Prussiens et sabrant avec eux, dans la direction de la route de Reims. Quelques bataillons du 6e corps qui commencent à se rallier accueillent cette nuée de cavaliers, amis et ennemis, par un feu effroyable. Eperdus, les cuirassiers et les lanciers de Bordessoulle refluent dans les escadrons prussiens, et les deux cavaleries ne formant plus qu'une seule masse tournoient sur elles-mêmes en combattant. C'est partout la confusion. On bat la charge sur place sans avancer. Dans les ténèbres, les Prussiens tirent sur les Prussiens, les Français tirent sur les Français. On cherche mutuellement à se tromper, les soldats d'York criant : « Vive l'Empereur ! » Les soldats de Marmont poussant des hurrahs ! On ne se reconnaît qu'aux éclairs des coups de feu.

Marmont accourt du château d'Eppes, se frayant passage à travers la cohue des fuyards et les remous de la cavalerie. Arrivé au milieu de ses troupes, il est impuissant à les reformer. Il ne sait plus où sont les emplacements des régiments, à qui donner des ordres, comment les faire transmettre. Par bonheur, à ce terrible moment survient un secours inespéré. Le colonel Fabvier, qui vers six heures du soir a été détaché avec un millier de fantassins et deux pièces de canon pour rétablir les communications avec l'Empereur, entend le bruit du hurrah. Il revient sur ses pas, voit le désordre, comprend la situation et quoiqu'il ne soit pas en force, il attaque résolument la droite du général Kleist qui déborde la route de Reims. Les Prussiens surpris reculent et dégagent la route. Fabvier s'y établit, s'y défend, s'y maintient avec tout ce qu'il peut rallier de fuyards. Marmont profite de cette diversion pour remettre un peu d'ordre parmi ses troupes et les faire filer vers Festieux en deux colonnes : la cavalerie parallèlement à la route, l'infanterie sur la chaussée.

Grâce à la contre-attaque du colonel Fabvier, la déroute ne fut plus qu'une retraite. Mais quelle retraite ! Pendant trois heures, les têtes de colonnes durent se frayer un passage, à coups de baïonnette et à coups de fusil à brûle-poilrail, à travers les flots de cavalerie qui barraient la route et harcelaient les deux flancs, tandis que l'infanterie prussienne qui suivait de près l'arrière-garde tirait des salves à intervalles réguliers. « Je n'oublierai jamais, dit Marmont, la musique qui accompagnait notre marche. Des cornets d'infanterie légère se faisaient entendre ; l'ennemi s'arrêtait et un feu de quelques minutes était dirigé sur nous. Un silence succédait jusqu'à ce qu'une nouvelle musique, annonçant un nouveau feu, se fit entendre. »

Pendant cette marche lente et meurtrière, une partie de cavalerie ennemie avait été détachée en avant, avec du canon, afin de couper la retraite aux troupes françaises en prenant position à la tête du défilé de Festieux. Si ce mouvement avait réussi, il eût vraisemblablement amené la destruction totale du corps de Marmont. Le péril fut conjuré par la présence d'esprit et la résolution d'une poignée de soldats. Un détachement de cent vingt-cinq chasseurs à pied de la Vieille Garde, qui arrivait de Paris avec un convoi d'habillement, cantonnait à Festieux dans cette nuit du 9 au 10 mars. Informés de la retraite du maréchal, sans doute par les premiers fuyards échappés du champ de bataille, ces vieux soldats eurent un pressentiment de l'immense danger que courait l'armée. Ils prirent spontanément les armes et s'embusquant à l'entrée du défilé, ils en défendirent l'approche contre les escadrons prussiens jusqu'au moment où s'y engagea la colonne du duc de Raguse.

A Festieux on était sauvé. Une arrière-garde y fut laissée pour contenir l'ennemi, et les troupes bivouaquèrent entre Corbeny et Berry-au-Bac. Quant aux Prussiens, leur cavalerie et un fort détachement d'infanterie s'établirent

à quelque distance de Festieux ; le gros de leur armée prit position entre Eppes et Athies. Le lendemain, le corps de Marmont se concentra à Berry-au-Bac. Plus de 3 000 hommes sur 9 000 manquaient à l'appel : 700 tués ou blessés et 2 500 prisonniers. Presque toute l'artillerie, 45 bouches à feu et 120 caissons et voitures, était tombée entre les mains de l'ennemi. « Je viens d'acquiescer la triste conviction, écrit de Corbeny Marmont à l'Empereur, qu'il ne me reste que huit pièces. Ainsi presque tout a été pris. »

Cependant, Blücher après avoir donné ses ordres d'attaque s'était retiré chez lui, « aussi assuré du succès, dit Müffling, que chef d'armée pût jamais l'être ». Vers neuf heures du soir, comme le feld-maréchal achevait de souper, un premier aide de camp, Brandebourg, lui annonça que la surprise avait réussi et que les troupes de Marmont étaient repoussées dans le plus grand désordre jusqu'à la butte des Vignes. A dix heures, il se mettait au lit lorsqu'un second aide de camp, Rüder, vint lui rapporter que l'ennemi n'ayant pu se reformer le succès était certain. Blücher transporté de joie s'écria : « Ah ! ce vieux York ! quel brave homme ! Si l'on ne pouvait plus compter sur lui le ciel s'écroulerait. » Enfin à onze heures, arrive un troisième aide de camp, Lützwow. « L'ennemi, dit-il, est mis en pleine déroute et poursuivi énergiquement sur la chaussée de Festieux. » Blücher exulte ; il mande auprès de lui Gneisenau et Müffling, afin de concerter, pour le lendemain, des dispositions « destinées à achever ce qui a été si bien commencé ».

Des officiers dépêchés dans la nuit aux commandants de corps d'armée leur apportent les ordres pour la journée du 10 mars : York et Kleist poursuivront Marmont à Berry-au-Bac ; Winzingerode et Bülow repousseront l'armée impériale dans la direction de Soissons ; Langeron et Sacken, marchant parallèlement à l'Empereur par Bruyères, Chamouille et le plateau de Craonne, manœuvreront de façon à venir lui couper la retraite à l'Ange-Gardien (Jonction du Chemin des Dames avec la grand-route de Soissons à Laon.).

[...]

Henry Houssaye, de l'academie française (1814).

Le hurrah d'Athies - Le récit du Commandant Weil.

[...]

Marche de Marmont — Premiers engagements à l'aile gauche de Blücher — Sur son aile gauche, du côté où Blücher attendait l'effort principal, tout avait été relativement tranquille pendant une bonne partie de la journée du 9. Parti de grand matin à Corbeny, Marmont, dont la colonne s'éclairait par trois régiments de cavalerie, n'avait pas osé s'engager dans la plaine et déboucher de Festieux avant la disparition complète du brouillard.

Craignant de s'aventurer dans ces vastes plaines, au milieu d'une obscurité complète, de tomber, sans s'en douter, au milieu de forces supérieures, le duc de Raguse dont le parc venait d'être mis en désordre entre Berry-au-Bac et Corbeny par les cosaques qui rôdaient sur ses derrières, avait fait halte entre 8 et 9 heures du matin aux environs de La Maison-Rouge, dès que ses éclaireurs lui eurent fait connaître la présence de quelques troupes de cavalerie prussienne sur ce point. Le major von Dossow, posté de ce côté avec deux escadrons de dragons de la Nouvelle-Marche, parvint pour cette raison à conserver pendant quelques heures sa position et à rester en contact avec la pointe de la colonne française qui profita de cette longue halte pour diminuer ses intervalles de marche et serrer sur sa tête. A 11 heures du matin, les dragons prussiens se replièrent de La Maison-Rouge sur Festieux, et le colonel de Blücher, qui avait pu reconnaître pendant une éclaircie la force des Français, ne tarda pas, après avoir rendu compte des événements, à évacuer Festieux pour se rapprocher lentement et en bon ordre des hussards de Brandebourg et du 2e de corps (hussards noirs), que le général von Katzler avait déployés au sud d'Eppes, face à Veslud.

A peu près au même moment, les 9e et 10e brigades (IIe corps), placées sous les ordres du prince Auguste de Prusse, recevaient l'ordre de quitter leur bivouac de Laon, de laisser Athies à leur gauche et un peu en avant de leur front, d'appuyer leur droite à la chaussée de Reims et de se former sur deux lignes, la 9e brigade devant la 10e.

Vers 1 heure, l'horizon s'étant découvert, l'avant-garde française reprit son mouvement et se déploya. La cavalerie de Bordesoulle se préparait à quitter la chaussée pour se diriger vers la gauche de la cavalerie prussienne, tandis que Katzler et Blücher se retiraient dans la direction d'Athies jusqu'à hauteur de La Butte-des-Vignes et qu'une batterie prussienne amenée sur ce point ouvrait le feu contre les colonnes françaises. York, ne voulant pas livrer dans Athies même un combat acharné, avait placé à 500 mètres à peine en avant de ce village le major von Stockhausen, auquel il avait prescrit de se replier devant une attaque supérieure en nombre, après avoir mis le feu au village, et de borner sa résistance à la défense des dernières maisons s'élevant sur le chemin de Chambry. Il avait profité de l'arrêt des colonnes françaises pour faire venir sa cavalerie de réserve (général von Jürgass) de la position qu'elle occupait depuis le matin à la gauche de l'infanterie du général von Horn et celle du IIe corps (général major von Röder) sur le plateau au nord d'Athies. Cette cavalerie placée sous les ordres du général von Zieten et chargée de couvrir la gauche de l'armée de Silésie contre un mouvement débordant des Français, devait s'y déployer sur deux lignes, sa gauche à la lisière de la forêt de Samoussy, et dissimuler sa présence derrière un pli de terrain, la cavalerie du Ier corps à l'aile gauche, celle du IIe à l'aile droite ; les uhlans de Brandebourg étaient spécialement chargés de la flanquer et les hussards de Mecklembourg, appartenant à la division du prince Guillaume, envoyés en avant du château de Malaise, avaient pour mission de relier la cavalerie avec la gauche du Ier corps.

A deux heures, Zieten avait achevé sa formation et fait prendre position à trois batteries à cheval. La cavalerie française s'était jetée à droite au débouché de Veslud et avait cherché à déborder la gauche des corps prussiens ; mais elle ne tarda pas à s'arrêter à peu de distance du ruisseau qui, sortant de la forêt de Samoussy, traverse la plaine et court dans la direction de Chambry.

Vers 3 heures et demie, l'infanterie française, continuant sa marche vers Athies, quittait la route pour prendre à droite vers la ferme Mouillée ; son artillerie, soutenue par deux régiments de cavalerie, filant en partie par la chaussée de Reims, en partie par l'ancienne voie romaine, venait contrebattre d'un côté la batterie de la Butte-des-Vignes, de l'autre celle du Chauffour, et préparer l'attaque d'Athies confiée à la brigade Lucotte, de la division du duc de Padoue. Se conformant aux ordres qu'il avait reçus, le major von Stockhausen commença par refuser sa droite en abandonnant la Mouillée après un engagement de courte durée ; il retira ensuite l'artillerie en position à la Butte-des-Vignes et recula sur Athies que l'artillerie française canonna aussitôt du haut de la butte-des-Vignes, pendant que la brigade Lucotte suivait les fusiliers prussiens et les rejetait dans Athies. Il était alors près de 5 heures. L'artillerie française ripostait vigoureusement aux batteries prussiennes. Les cavaleries s'observaient et l'infanterie de Padoue s'ébranlait déjà pour enlever Athies. Le major von Stockhausen crut que le moment était venu d'exécuter les ordres d'York. Complétant l'oeuvre commencée par Marmont, il mit le feu au village [NDLR : le capitaine Froidefont, en 1913, parle de 142 maisons en feu sur 144] ; puis, après avoir enlevé les blessés et les éclopés, il se retira avec ses deux bataillons sur la ferme du Pont qu'il se proposait de défendre pour arrêter les progrès des Français ; mais les troupes du duc de Padoue ne tardèrent pas à la lui enlever. Pendant que la brigade française s'emparait des ruines d'Athies et arrachait même aux Prussiens la ferme du Pont, les corps de Langeron et de Sacken étaient venus prendre position à l'ouest de la route de Marle, entre Vaux et Chambry. Trois batteries de réserve russes avaient passé sur la rive droite du ruisseau et s'étaient établies derrière le bois et le château de Chambry, prêtes à soutenir la droite des escadrons de Zieten. Benkendorf, avec deux régiments de cavalerie, escortait l'artillerie à cheval russe envoyée également à l'aile gauche.

Quoique Marmont eût entendu, pendant toute l'après-midi le canon de l'Empereur, quoiqu'il eût reçu les ordres les plus formels à cet égard, ce fut seulement vers 6 heures, au moment où le feu avait cessé à Clacy et à Ardon, aussi bien qu'à Athies, que le maréchal songea à se mettre, par Le Breuil et Bruyères, en communication avec l'Empereur et chargea son aide de camp, le colonel Fabvier, d'aller avec 400 chevaux rendre compte de la situation, soumettre des propositions et chercher des ordres. Le colonel, ne pouvant passer, revint, heureusement pour Marmont, immédiatement sur ses pas.

Le maréchal avait remarqué, dans le cours de l'après-midi, que le canon de l'Empereur ne bougeait pas ; il en avait conclu, il le dit lui-même, « que c'était du bruit sans résultat et un simple échange de boulets ». Il avait eu, d'ailleurs, avant la tombée de la nuit, le temps d'apercevoir d'Athies les lignes des Prussiens et des Russes, et, comme l'Empereur, il avait jugé que la journée était trop avancée, ses forces trop insignifiantes pour essayer de pousser plus en avant dans la plaine et de continuer son mouvement offensif. L'obscurité était venue. Le feu avait cessé depuis quelque temps déjà sur toute la ligne. A Athies même, les tirailleurs avaient renoncé à un tir que l'obscurité rendait inutile, et les batteries de Zieten s'étaient tuées dès qu'elles eurent atteint leur but, en obligeant la cavalerie de Bordesoulle à faire un changement de front pour chercher un couvert derrière le ruisseau et dès que le général prussien eut reconnu que les escadrons français semblaient renoncer à toute entreprise ultérieure.

Les résultats de la journée étaient absolument insignifiants, pour ne pas dire négatifs. Blücher avait à peine eu besoin d'engager le tiers de son monde pour conserver toutes ses positions. La prise de Clacy était un incident sans portée, amplement compensé, du reste, pour le feld-maréchal, par la conservation de points tels que Semilly et surtout Ardon qui lui permettaient, non seulement de tenir les Français à distance respectueuse de Laon, mais aussi de prévenir toute jonction entre leurs deux colonnes. Sur sa gauche, York n'avait jamais eu l'intention de défendre sérieusement Athies ; il ne voulait pas risquer un combat de rues, dans lequel le soldat français lui paraissait supérieur aux siens, pour s'assurer un village absolument en l'air, isolé au milieu d'une vaste plaine, accessible de flanc et à revers à sa cavalerie postée de façon à pouvoir, au premier signal, le déborder et le tourner. C'était à peine s'il s'était attendu en raison de l'heure avancée de la journée, à voir Marmont, dont il avait pu constater la faiblesse, s'avancer aussi en avant dans la plaine et faire choix d'une position aussi dangereuse pour y faire passer la nuit à ses troupes. Dans l'idée de York, qui avait vu le petit corps de Marmont s'établir parallèlement à la route, le maréchal avait uniquement voulu, par ses opérations de la journée, préparer le terrain de l'action du lendemain et s'assurer la possession d'un point qui lui permettrait de déboucher en force sur la route de Marle, afin de menacer les communications de l'armée de Silésie avec la Belgique. « Les manœuvres de l'ennemi, dit-il dans son rapport, m'ont prouvé que ses forces ne sont pas supérieures à celles des deux corps prussiens. »

Position de Marmont le 9 au soir. — York pensait, pour cette raison, que Marmont ramènerait le gros de ses troupes en arrière vers Veslud et Festieux et se contenterait d'échelonner et de flanquer l'avant-garde qu'il laisserait à Athies. Le maréchal alla s'établir de sa personne au château d'Eppes; Bien que dans une de ses précédentes dépêches, il se fût plaint amèrement de l'inexpérience des jeunes soldats de Padoue et des canonniers de la marine, il crut néanmoins possible de laisser sur les positions mêmes qu'ils occupaient à la fin de la journée, des conscrits qui avaient été au feu pour la première fois et des artilleurs qui n'avaient aucune notion du service en campagne. Ce que le maréchal appelle, dans son rapport au major-général, se disposer à prendre une position de nuit, avait consisté à poster la brigade Lucotte à Athies et le reste de la division du duc de Padoue sur la hauteur au sud du village, à arrêter le gros de son corps à cheval sur la chaussée en arrière de la Maison-Bleue ; à laisser la cavalerie renforcée de deux pièces à la ferme Mouillée et à établir l'artillerie sur la voie romaine. L'insouciance et la négligence étaient telles que ni le maréchal, ni les officiers de son état-major, ni les généraux, ni les chefs de corps ne songèrent à s'assurer par eux-mêmes de la façon dont se gardaient des troupes qu'ils savaient inexpérimentées, et que les canonniers, au lieu de mettre leurs pièces sur les avant-trains, purent sans qu'on s'en aperçut les laisser à la prolonge lorsqu'ils les rassemblèrent au parc.

Affaire de nuit d'Athies. Surprise et déroute de Marmont. — Quoique rendue plus dangereuse encore par ces fautes inconcevables, la position de Marmont n'avait pas été sans inspirer aux généraux prussiens certaines craintes au sujet de leurs communications, en raison même de la grande proximité d'Athies et de la route de Marle. Aussi, lorsqu'on vit le maréchal décidé à bivouaquer sur place, un des jeunes officiers de l'état-major de York, le capitaine Ferdinand von Schack, eut l'idée de proposer à son général de surprendre et de culbuter les Français par une attaque de nuit. [NDLA : Müffling, après avoir fait, dans l'après-midi, une reconnaissance qui lui permit de s'assurer de la faiblesse du corps de Marmont, avait à la vérité conseillé d'agir énergiquement contre le maréchal ; mais l'honneur d'avoir conçu l'idée du hurrah d'Athies, appartient en réalité à Schack et à York, et non pas à Müffling dont le conseil n'avait pas été suivi.]. York se rangea sans hésiter à cette idée et envoya aussitôt le comte de Brandenburg demander à Zieten s'il croyait, pour sa part, à la possibilité d'une pareille entreprise. « Je trouverai le moyen de charger avec ma cavalerie, » répondit Zieten. Sûr désormais du concours de Zieten et de celui de Kleist, auquel il avait fait part de l'entreprise projetée, il chargea le major comte de Brandenburg de se rendre au plus vite à Laon et de lui rapporter l'autorisation du feld-maréchal. A mi-chemin, le major rencontra l'un des aides de camp de Blücher, le général comte von der Goltz, qui apportait à York l'ordre d'attaquer l'ennemi. Réunissant ses chefs de corps dès que Goltz se fut éloigné, il leur donna de vive voix les instructions qu'il envoyait en même temps à Kleist [NDLA : D'après Droysen, Goltz aurait été invité par York à mettre, avant de retourner auprès du feld-maréchal, Sacken au courant de la résolution qui venait d'être prise et à le prier de servir de réserve au Ier corps, en occupant les positions que ce corps quitterait au moment où il se porterait sur Athies. Toujours d'après Droysen, York aurait, quelques instants plus tard fait dire à Sacken par le lieutenant von Röder, que comptant sur la participation de son frère d'armes de la Katzbach, il ne laissait ni réserve ni soutien derrière lui. Sacken, se retouchant derrière les ordres qu'il avait reçus antérieurement et qui ne prévoyaient pas ce mouvement, refusa son concours.]. « Dès que l'obscurité sera complète, le prince de Guillaume de Prusse se portera droit sur Athies et le général de Horn prendra à droite du village. Ces troupes ployées en colonnes serrées par bataillon et marchant dans le plus grand silence, tomberont sur l'ennemi à la baïonnette sans tirer un coup de feu. La cavalerie de Zieten culbutera la cavalerie française, se jettera sur la droite et sur les derrières des Français et

achèvera leur défaite. Le corps de Kleist, formant une seconde ligne, marchera à cheval sur la chaussée et cherchera à déborder le flanc gauche des Français. Mot d'ordre : Dieu ! Mot de ralliement : Frédéric !.

Il fallut un certain temps et pour rassembler les troupes sur la ligne : ferme du Sauvoir, ferme de Mamoise et rû des Barentons, et pour organiser les colonnes d'attaque. On n'avait, d'ailleurs, aucun intérêt à se presser et tout avantage à attendre de l'obscurité de la nuit et de la fatigue des Français épuisés par une longue marche suivie d'un combat et endormis pour la plupart près de leurs feux de bivouac. Les dernières lueurs de l'incendie d'Athies éclaireront et guideront seules la marche silencieuse des Prussiens. A Athies même, tout est tranquille ; la brigade Lucotte s'y repose en toute sécurité. Vers six heures, tous les préparatifs sont terminés dans les lignes prussiennes, depuis la ferme du Sauvoir jusqu'à l'étang de Samoussy, et, à 6 heures 1/2, toutes les colonnes reçoivent l'ordre de commencer leur mouvement. En tête de la division du prince de Guillaume de Prusse viennent les quatre bataillons de la 8e brigade, sous les ordres du colonel von Borke, suivis de près par les quatre bataillons du colonel von Warburg (2e brigade). La cavalerie de Katzler s'avance à leur gauche et se relie à celle de Zieten. L'artillerie et York marchent avec la division du prince Guillaume, Pirch débouche du Chauffour, suivi par le général von Klûx. A l'extrême droite, le lieutenant-colonel von Lettow avec les trois bataillons d'avant-garde du IIe corps, sort du bois du Sauvoir, soutenu par le colonel von Blûcher à la tête des dragons de la Nouvelle-Marche et du 1er de hussard de Silésie, en colonne par escadrons des deux côtés de la route de Reims.

Les bataillons du colonel von Borke pénètrent la baïonnette croisée dans Athies, surprennent les jeunes soldats de Lucotte, endormis pour la plupart, engourdis par le froid, harassés de fatigue. Leur apparition a été si subite, leur marche si silencieuse, qu'ils ont réussi à se glisser jusqu'au coeur du village avant qu'on ait remarqué leur présence, avant qu'on ait pu donner l'alarme et courir aux armes. Tout ce qui est dans le village est pris ou massacré et les quelques hommes qui réussissent à s'échapper sont suivis de si près par les Prussiens qui débouchent du village sur leurs talons, qu'ils n'ont pas le temps de prévenir les troupes bivouaquées à la Butte-des-Vignes et plus en arrière, du danger qui les menace. C'est en vain aussi que quelques hommes ont essayé de résister en se jetant derrière les haies, derrière les murs, derrière les clôtures des jardins. Au silence de mort qui a régné jusque-là, succède tout à coup un bruit effroyable suivi d'une première décharge que les postes français de la Butte-des-Vignes exécutent contre les bataillons du prince Guillaume. Aux hurrahs poussés par les soldats de Borke et de Warburg, répondent de tous côtés les tambours et les clairons de Horn et de Kleist, les trompettes des cavaliers de Katzler et de Zieten. On bat, on sonne la charge en tête, à droite et à gauche des Français. De toute part, les Prussiens remplissent l'air de leurs cris qu'ils interrompent de temps en temps pour exécuter le pied ferme quelques salves, après lesquelles ils reprennent leur mouvement en avant. Horn a débordé Athies par le sud et a enlevé la colline du moulin. Il est arrivé à la hauteur des batteries : « Voici les canons, dit-il à York. » « Je les vois. » — « M'autorisez-vous à les prendre ? » demande-t-il à son général en chef. « Allez-y, à la garce de dieu ! » répond York. Et l'on se précipite sur les pièces, on assomme les canonniers avant qu'ils aient pu faire feu. Les Français essaient en vain de sauver quelques pièces en les tirant à la prolonge ; quelques mètres plus loin, elles culbutent, encombrant la route ou tombent dans les fossés. Les troupes de Kleist, électrisées par les hurrahs poussés par leurs camarades du Ier corps, ont accéléré leur marche et débouchent à leur tour sur la gauche des Français. Katzler, avec les hussards de Brandebourg et le 2e régiment de hussards du corps, a contourné vivement Athies par le nord, bousculé les vedettes françaises, culbuté et dispersé un régiment de chasseurs à cheval qu'il a surpris pied à terre, fait subir le même sort à des cuirassiers, qui, quoique remontés à cheval, n'ont eu le temps ni de se former ni de se reconnaître avant d'être sabrés.

Zieten a, de son côté, franchi le ruisseau des Barentons. Il n'a laissé en réserve pour protéger son artillerie que les cuirassiers de Brandebourg, s'est formé sur deux lignes et pousse maintenant sur la droite de Marmont vers la route de Reims. Le général von Jürgass conduit sa première ligne (dragons de Lithuanie et uhlands de Brandebourg). Henckel est en deuxième ligne avec les dragons de la Prusse occidentale et le régiment de cavalerie de lanwehr de Silésie. Les cavaliers français de Bordesoulle fuient en désordre devant les dragons de Lithuanie ; sabrés par les escadrons de Jürgass, ils se jettent pêle-mêle avec eux sur l'infanterie française, qui roule en masse confuse sur la chaussée, et s'engouffrent toujours pressés par les cavaliers de Jürgass, dans ce troupeau d'hommes qui essaie vainement de se reformer et de s'écouler par la route. « De la précipitation de cette retraite vint le désordre, et du désordre la confusion. De là une retraite sans ordres donnés et une espèce de fuite pour l'artillerie. » Tels sont les termes mêmes que Marmont emploiera quelques heures plus tard dans son rapport à l'Empereur, daté de Corbeny, le 10 mars, à 2 heures du matin.

L'infanterie prussienne s'avance sans s'arrêter. Les uhlands de Silésie viennent renforcer les deux régiments de Jürgass. La cavalerie du deuxième corps, amenée par le général von Röder, rejoint celle du Ier corps ; celle du colonel Blûcher continue à agir contre la gauche des Français. Les quelques tentatives faites par leur infanterie et

leur cavalerie pour ralentir la poursuite ont échoué. Prises de flanc et à revers par la cavalerie prussienne, pressées de front par l'infanterie, les troupes de Marmont n'essaient même pas de résister ; elles se dispersent et s'enfuient à la débandade dans la direction de Festieux. La déroute ne se serait pas arrêtée là si, par bonheur, le colonel Fabvier, revenant avec son détachement de la mission dont l'avait chargée le maréchal et dont il n'avait pu s'acquitter, n'avait hâté sa marche au bruit de la déroute, n'avait occupé Veslud avec ses 400 chevaux et 4 bouches à feu et ne s'était résolument jeté sur les troupes de Kleist au moment où elles cherchaient à interdire le passage aux débris du corps de Marmont.

Grâce à cette diversion qui dégage un moment la route de Reims, le maréchal parvient à atteindre Festieux, à remettre un semblant d'ordre dans ses troupes et à faire filer sur la chaussée son infanterie flanquée par ce qui lui restait de cavalerie. Malgré l'intervention si opportune et presque inespérée du colonel Fabvier, Marmont n'eût peut-être pas réussi à se frayer un passage, si une centaine de soldats de la vieille garde, se rendant à l'armée et cantonnés ce soir-là à Festieux, n'avaient pris précipitamment les armes. Se portant à l'entrée du défilé de Festieux, ces vieux soldats avaient tenu bon, repoussé les attaques de la cavalerie prussienne, qui cherchait à prévenir Marmont sur ce point, et permis au maréchal de traverser le défilé et de gagner Corbeny.

Le gros de l'infanterie de Kleist, parti des environs de la ferme du Sauvoir, après avoir traversé le bois de Laverigny, s'était arrêté à environ deux kilomètres de Festieux ; les trois bataillons du lieutenant-colonel von Lettow poussèrent seuls jusqu'à Festieux avec la cavalerie de Zieten et de Blücher. Après un combat assez vif, ils finirent par en débusquer la poignée d'hommes auxquels Marmont dut son salut, mais ne dépassèrent pas ce point. La cavalerie seule continua la poursuite jusqu'à une heure du matin dans la direction de Corbeny ; mais elle n'alla pas au delà de la Maison-Rouge. Quelques Cosaques poussèrent, il est vrai, jusque vers Corbeny, pendant que Benkendorf allait se poster avec sa cavalerie légère à Craonne. La cavalerie légère de Sacken était venue s'établir au Chauffour et celle de Langeron avait poussé sur Bruyères.

L'affaire d'Athies, facilitée, il est vrai, par l'inexpérience des jeunes soldats de Marmont et par l'absence de toute mesure de précaution, constitue néanmoins un fait d'arme glorieux pour les corps qui, en exécutant ce coup de main, ont fait preuve d'une discipline remarquable, d'un calme et d'un ordre qui ne diminuèrent en rien l'impétuosité de leur attaque. L'aile droite française n'existait plus. « Nous n'avons encore pu ce soir mettre de l'ordre dans les corps qui sont confondus et hors d'état de faire aucun mouvement et de rendre aucun service, et, comme il y a bon nombre d'individus qui se sont portés à Berry-au-Bac, je me vois forcé de m'y rendre pour remettre tout dans un état convenable, » écrivait Marmont à l'Empereur, en terminant la lettre qu'il faisait partir de Corbeny, à 2 heures du matin.

Ce brillant coup de main qui avait fait perdre à Marmont plus de 3 000 hommes [NDLR : sur 9 000] et presque toute son artillerie, n'avait pas coûté cher aux Prussiens. Le Ier avait perdu dans toute la journée : 7 officiers, 159 hommes et 34 chevaux ; le IIe, 26 officiers et 526 hommes. [NDLA : Les pertes du IIe corps ne s'élevèrent pas à ce chiffre qui est en réalité la récapitulation des pertes subies par les troupes de Kleist du 29 février au 9 Mars] Les dragons de la Nouvelle-Marche s'étaient emparés de 12 canons, le 1er hussards de Silésie en avait pris 6. Le 2e hussard du roi, avec les hussards de Brandebourg, avait enlevé une batterie qui n'avait même pas eu le temps de faire feu ; les dragons de Lithuanie et les uhlands de Silésie avec les cavaliers de Röder avaient de leur côté ramené une vingtaine de canons et d'obusiers. La brigade de Henckel, restée en réserve près d'Athies, n'avait pas donné.

Sans vouloir en aucune façon diminuer l'importance du Hurrah d'Athies et tout en rendant pleinement justice à l'énergie, à l'habileté, à l'intelligence des généraux chargés de son exécution, on peut cependant faire remarquer que ce brillant coup de main ne produisit pas tout l'effet qu'on était en droit d'attendre. Cette affaire de nuit eût, en effet, pu devenir fatale à Marmont et entraîner la perte complète de son corps si, aussitôt après l'enlèvement d'Athies par la division du prince Guillaume, York eût fait filer sur Festieux la brigade de cavalerie de Henckel, qui resta inutilement en réserve et qui, à la condition d'être soutenue par les troupes de Horn ou par une brigade d'infanterie du IIe corps, eût pu aisément prendre position à l'entrée du défilé et en interdire le passage aux Français, dont la situation eût été alors d'autant plus critique et plus désespérée que Benkendorf poussa, comme nous l'avons dit, jusqu'à Corbeny et que Korff, avec la cavalerie russe de Langeron, arriva dans la soirée à hauteur de Bruyères.

York avait eu le soin de tenir le feld-maréchal au courant des progrès de ses troupes. Vers 9 heures du soir, aussitôt après la prise d'Athies et de la Butte-des-Vignes, le major comte von Brandenburg s'était rendu au quartier général. Le feld-maréchal soupait à ce moment avec Gneisenau, Müffling et quelques officiers de son état-major ; ces premières nouvelles l'avaient déjà rempli de joie et, en renvoyant Brandenburg, il l'avait chargé de dire à York de tout disposer pour marcher dès l'aube sur Festieux. Environ une heure plus tard, le capitaine von Röder arrivait à son tour pour annoncer que tout allait bien. Blücher venait de se coucher ; une petite lampe

éclairait faiblement sa chambre. Tout malade qu'il était, le vieux feld-maréchal ne put contenir sa joie : « Par dieu ! s'écria-t-il, vous autres du corps de York, vous êtes de braves et solides gaillards. Le ciel s'effondrera le jour où l'on ne pourra plus compter sur vous. » Enfin, à 11 heures, le capitaine von Lützow avait apporté la nouvelle de la réussite complète et définitive du coup de main. Il rapportait un peu plus tard de Laon, avec les ordres pour la journée du 10, la lettre suivante adressée par le feld-maréchal au commandant du Ier corps : « Votre Excellence a de nouveau donné la preuve de ce que peut faire la prudence unie à la décision, je vous félicite de votre brillant succès et ne peux, dans la disposition ci-jointe, qu'achever ce que Votre Excellence a si bien commencé. »

[...]

Commandant Maurice-Henri WEIL

(La campagne de 1814, d'après les documents des archives impériales et royales de la guerre de Vienne.
Troisième tome : La cavalerie des armées alliées pendant la campagne 1814. – Ed. L.Baudoin, 1893)